



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

John STEINBECK

(Etats-Unis)

(1902-1968)



Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres qui sont pour la plupart (surtout "*Des souris et des hommes*" et "*Les raisins de la colère*") résumées et commentées.

Bonne lecture !

C'est à Salinas, au cœur du comté de Monterey, en Californie, lieu où il situa plusieurs de ses romans, que vint s'installer la famille Steinbeck, originaire d'Allemagne et d'Irlande, donc typiquement américaine, laborieuse et provinciale, et qu'il est né le 27 février 1902. Le père, John senior, fut trésorier du comté pendant de longues années, la mère, Olive, institutrice. Il avait trois sœurs : Elizabeth (1894-1992), Esther (1892-1986) et Mary (1905-1965).

Il grandit dans cette région de contrastes où des montagnes escarpées surplombent une côte dont les étés connaissent la douceur des rivages méditerranéens, où les automnes s'embuent d'une humidité moite. Sur cette côte, les pêcheurs mènent une existence précaire. Dans l'arrière-pays, que le printemps submerge de fleurs et que dessèche l'été, fermiers et journaliers livraient un combat quotidien pour faire fructifier une terre ingrate. L'enfance de Steinbeck, qui fut marquée par les travaux agricoles, lui a fourni une ample moisson de sensations et d'idées qui devinrent la matière première de plusieurs de ses livres.

Après avoir terminé ses études secondaires à Salinas, il s'inscrivit, en 1919, à l'université de Stanford ; il y suivit très irrégulièrement des cours de sciences naturelles, de biologie en particulier. Il abandonna ses études sans avoir obtenu de diplôme. Et son tempérament le poussa à se lancer dans une vie plus active, plus mouvementée : les « ranches » de Salinas l'intéressèrent d'abord plus que les salles de cours. Puis, en 1925, il partit pour New York via Panama où il exerça diverses activités mal rémunérées : échouant dans le métier de reporter au « New York American », il devint apprenti peintre, maçon, chimiste, et finit, en 1926, par rentrer en Californie où il fut surveillant de plantation et collecteur de fruits.

Cependant, l'amour de la lecture l'amena à l'écriture, mais il se tint loin des coteries littéraires, préférant partager le sort des travailleurs manuels :

“Cup of gold : a life of Sir Henry Morgan, buccaneer, with occasional reference to history”

(1929)

“La coupe d'or”

Roman

On suit la vie d'Henry Morgan, son enfance galloise, son apprentissage de la mer, sa captivité, ses exploits de boucanier et, plus particulièrement, la prise de Panama, son amitié pour Cœur-de-Gris, sa vieillesse honorée et sa mort solitaire. Au cours de cette vie mouvementée, il a poursuivi le rêve de la femme idéale qui a nom tour à tour Élisabeth puis la « Sainte rouge », avant de découvrir qu'elle n'est qu'une ombre, qu'un mirage, ou, au moins, un idéal inaccessible comme la « coupe d'or » de la lune.

Commentaire

Cette fiction historique offre un cocktail de roman d'aventures, de roman picaresque et de roman poétique.

Le livre n'eut pas de succès.

En 1930, Steinbeck épousa Carol Henning et déménagea à Pacific Grove.
Il y rencontra Edward Ricketts, un biologiste marin avec qui il se lia d'amitié.

“The pastures of Heaven”

(1932)

“Les pâturages du ciel”

(1948)

Roman

Au début du siècle, dans une riche vallée située entre Salinas et Monterrey, on trouve les plus belles terres de la région. On y cultive des fruits et des légumes, on y élève des animaux. Y vivent des gens simples, dont les destins se croisent sans cesse. Chacun des chapitres illustre le quotidien ou le combat d'un personnage ou d'une famille : un faux financier fait une fortune dans sa tête ; sur une ferme maudite semble s'acharner le malheur, sous une forme ou une autre ; un autre personnage est amateur de pendaisons.

Commentaire

Le roman est construit de manière à pouvoir être lu comme un recueil de nouvelles, mais le lecteur a avantage à le lire dans l'ordre, puisque le passage répété des personnages d'un chapitre à l'autre ajoute en précision à la compréhension de chacun d'eux. Le procédé est efficace, le roman est prenant.

“The red pony”

(1933)

“Le poney rouge”

Nouvelle

Jody, petit garçon rêveur et solitaire, vit dans un «ranch» de Californie, avec ses parents et Billy Buck, le garçon d'écurie, son ami. Sa vie est paisible, entre l'école et les travaux de la ferme. Un matin, il découvre dans la grange un poney rouge, un cadeau de son père. Aidé par Billy Buck, il entreprend de dresser Galiban, le poney. Et peu à peu arrive le moment où, pour la première fois, il va pouvoir monter Galiban ! Mais le poney tombe malade...

Commentaire

Steinbeck fit briller l'amour de son pays natal à travers cette histoire exquisement nostalgique.

“To a god unknown”

(1933)

“Au dieu inconnu”

Roman

Joseph Wayne quitte son père, traverse les États-Unis et arrive en Californie où la terre est d'excellente qualité et la nature d'une vitalité débordante. Là, sur cette terre encore insoumise, il décide qu'il sera fermier. Bientôt, il est rejoint par ses frères, Thomas, Burton et Benjamin, et la famille, s'agrandissant au rythme des mariages et des naissances, développe une exploitation agricole de plus en plus importante. Mais la nature se montre rebelle, décide d'une immense et longue sécheresse, emporte, dans la mort ou dans l'exil, bêtes et pauvres gens. Seul, tel un veilleur, Joseph,

épuisé, au bout de lui-même, attend le bon vouloir de la nature pour qu'elle lui accorde enfin la pluie, et finit par faire corps avec elle.

Commentaire

Si John Steinbeck évoque dans ce roman les difficultés des pionniers au début du XXe siècle, pour qui tout était à construire dans un mélange de courage et d'exaltation, il se livra surtout à une étrange effusion panthéiste, à un poème aux divinités de la Grèce et de l'Orient qui n'ont pas encore été détrônés par la science.

Sa mère étant très malade, Steinbeck resta à son chevet jusqu'à fin 1934 où elle décéda.. Son père meurt à son tour en 1935.

Ses trois premiers romans n'avaient rencontré que l'indifférence de la critique et du public. On ne les découvrit ces oeuvres qu'après la parution de :

“Tortilla flat”

(1935)

Roman

À Monterey, petit port de pêche californien, le quartier populaire de “Tortilla flat” est le domaine incontesté des «paisanos». «*Qu'est-ce qu'un paisano? C'est le produit d'un assortiment de sang espagnol, indien, mexicain et caucasien*». L'un des plus misérables de ces «paisanos», Danny, hérite de deux masures. Il s'installe dans l'une et loue l'autre à son ami, Pilon, qui, aussi pauvre que lui, ne sera jamais en mesure de payer le moindre loyer. Pilon prend à son tour comme sous-locataires deux miséreux, Pablo et Jesus-Maria. Une nuit où les trois hommes sont ivres, la maison est entièrement détruite par un incendie. Danny se sent alors délivré du fossé que sa situation de propriétaire commençait à creuser entre lui et ses amis. Après avoir manifesté la colère que la bienséance exige, c'est avec des sentiments fraternels qu'il accepte d'héberger les rescapés de l'incendie. Aux quatre hommes se joignent bientôt le Pirate, qu'accompagnent ses cinq chiens, et Big Joe Portagee, dont l'existence se partage habituellement entre la familière prison de Monterey et de pénibles périodes de vagabondage.

“Tortilla flat” est la chronique de la vie de ces six hommes unis un moment en une fraternelle communauté. Tous, sauf le brave Pirate, ont un total mépris pour le travail. Ils vivent de rapines et des déchets que le Pirate quémande «pour ses chiens» aux portes des restaurants. Le temps qu'ils ne consacrent pas à chaparder, à faire la cour aux prostituées du quartier ou à dormir se passe en énormes beuveries. Aussi leur principale préoccupation est-elle d'obtenir du «bootlegger» Torrelli le vin dont ils sont si friands. Pour parvenir à leurs fins, ils inventent nombre de stratagèmes généralement aussi malhonnêtes qu'ingénieux. Pourtant, les «paisanos» ne se considèrent pas comme de méchants hommes. Ils se sont créés une religion à eux, mi-chrétienne mi-païenne, et avant de commettre leurs mauvais coups se lancent avec délices dans de grandes palabres casuistiques à l'issue desquelles vols et escroqueries se transforment en actions bonnes et justes.

Cependant, la réussite du groupe produit sa désintégration : Danny finit par se lasser d'une vie qui devient trop facile et monotone. Après avoir cherché à secouer l'apathie naissante de ses compagnons, il va au-devant d'une mort mystérieuse. Ses amis détruisent alors la maison qui les avait abrités et se dispersent à nouveau sur les chemins.

Commentaire

Le roman est la chronique truculente, humoristique et tendre, compatissante et émue, de la vie misérable de marginaux savoureux et hauts en couleur, de vagabonds et de clochards qui sont de

joyeux drilles sans malice et délicieusement amoraux, Steinbeck y révélant un esprit anarchisant, hippie avant la lettre.

Ces aventures picaresques et tragi-comiques sont contées avec une verve pétillante et un humour bon enfant, avec beaucoup de cocasserie verbale, dans une langue populaire soigneusement observée.

Dès sa parution, le roman fut accueilli avec enthousiasme, remporta un succès immense et révéla l'auteur. Il lui valut son premier prix littéraire, la médaille d'or du meilleur roman écrit par un Californien décernée par le "Commonwealth Club of California".

Hollywood désira immédiatement acheter les droits, ce qui irrita quelque peu Steinbeck qui ne voulait pas qu'on se moque de ses personnages.

La modestie de Steinbeck le poussa à se réfugier momentanément au Mexique.

Le roman suivant marqua le début d'une série d'œuvres naturalistes et socialement engagées :

"In dubious battle"

(1936)

"En un combat douteux"

Roman de 420 pages

Dans les vergers de Californie, une réduction de salaire est imposée aux ramasseurs de fruits qui sont des errants sans foyer, sans cadres sociaux. Deux agitateurs, Mack, le vieux militant, et Jim, le néophyte, aidés par Burton, le sympathisant, s'efforcent d'éveiller leur conscience collective et une grève est déclenchée. Néanmoins, les patrons réagissent : il y a des morts, et les prolétaires sont écrasés. Mais la semence n'est pas partout tombée en terre aride, et ce qui fut perdu hier ne le sera pas nécessairement demain : l'issue reste douteuse comme le combat.

Commentaire

Dans ce roman social, sinon socialiste, fruit de la pensée philosophique de Steinbeck à ses débuts, il décrit la situation avec un détachement tout scientifique et une objectivité aussi rare que louable.

Le roman fut reçu avec réticence. On le traita de «rouge» (communiste). Cependant, il reçut une médaille, qu'il n'alla d'ailleurs pas chercher.

"Of mice and men"

(1937)

"Des souris et des hommes"

Roman de 160 pages

Au bord de la rivière Salinas, en Californie, dans un cadre de nature paisible, arrivent deux hommes, fatigués par une longue marche. L'un, petit, trapu, les yeux vifs, c'est Georges. L'autre, grand, mal proportionné, au visage marqué d'arriéré mental, c'est Lennie. Une amitié solide les unit depuis l'enfance même si la charge est parfois lourde pour Georges car Lennie, en dépit d'une émouvante innocence de cœur, a des habitudes étranges : il adore caresser les souris, mais son geste est tellement appuyé qu'il les tue. Tous deux travaillent comme ouvriers agricoles saisonniers dans des ranchs, mais élaborent ensemble un grand projet : un jour, ils auront leur propre ferme. Cependant, ils ont dû fuir leur précédente place car Lennie avait approché d'un peu trop près une fille qui avait porté plainte. Lennie promet d'obéir cette fois en tout point à Georges qui lui indique un fourré au bord de la rivière : s'il avait des ennuis un jour, qu'il vienne s'y cacher. À l'arrivée au ranch, les présentations se

font. Le patron se méfie un peu de l'allure de Lennie. Son fils, Curley, adopte une attitude méprisante. Le vieux Candy, homme à tout faire, explique ce comportement par la jalousie qu'il éprouve envers tous les hommes car sa femme est peu sérieuse. Par contre, Slim, le chef d'équipe, parle avec douceur et bon sens : il éprouve rapidement de l'amitié pour Lennie, lui offre un chiot car sa chienne a mis bas. Après les journées de travail, les hommes parlent des filles que l'on peut trouver au bordel en ville, plaisantent au sujet de la femme de Curley, tandis que Georges et Lennie parlent avec enthousiasme de leur future ferme. Le vieux Candy leur propose de mettre toutes ses économies dans le projet à condition qu'il devienne leur homme de peine; ses vieux jours seraient ainsi assurés. Curley vient troubler la paisible atmosphère : il cherche sa femme qu'il soupçonne d'être avec Slim. Devant le sourire béat de Lennie qu'il prend pour une moquerie, la fureur s'empare de lui et il bat le pauvre idiot qui, incapable de maîtriser sa force, lui écrase complètement la main. Un soir où tous les autres hommes font une virée en ville, Lennie pénètre dans l'étable où logent les chiots. C'est le domaine de Crooks, un Noir qui ne peut avoir de contacts avec les Blancs. Il s'amuse à faire peur à Lennie, en prétendant que Georges ne reviendra plus. Candy arrive au bon moment pour le consoler. Lorsque la femme de Curley entre dans l'étable, les trois hommes, méfiants, se taisent. Lennie est béat d'admiration devant sa beauté. Voyant des traces de coups sur son visage, elle comprend que c'est lui qui a amoché la main de son mari. Les hommes rentrent, Georges gronde Lennie d'avoir quitté la chambrée et lui défend d'encore adresser la parole à la femme de Curley. Au cours d'une après-midi de forte chaleur, les hommes se détendent dehors. À l'intérieur, Lennie tient dans les mains son petit chien mort : il l'a caressé si fort, à l'instar des souris, que la petite bête n'y a pas résisté. Lennie est désespéré et en veut à l'animal de s'être laissé tuer. La femme de Curley voit la scène, s'approche de Lennie pour lui parler ; il refuse, mais elle se fait plus insistante, câline. Elle lui raconte qu'elle déteste son mari et qu'elle se sent malheureuse. Ému, Lennie lui caresse les cheveux ; mais il caresse si fort qu'elle prend peur et crie. Affolé, le pauvre presse sa main sur sa bouche et la jette par terre... Elle est morte. Lennie comprend qu'il a fait une bêtise et court se cacher dans le fourré indiqué par Georges. C'est le vieux Candy qui découvre le cadavre. Les hommes prennent leurs fusils, Slim dit qu'on devrait enfermer ce simple d'esprit mais qu'il serait très malheureux. Georges retrouve avant les autres Lennie qui est soulagé de voir son protecteur. Il lui demande de lui décrire leur ferme. Georges commence, tout en appuyant le canon d'un revolver sur la nuque de Lennie qui tombe doucement. Slim emmène affectueusement Georges en lui disant : « *Y a des choses qu'on est obligé de faire, des fois* ».

Analyse

Intérêt de l'action

Dans d'autres œuvres, Steinbeck brosse de grandes fresques à caractère social. Ici, il se tient à un niveau plus intimiste. Il appelait son oeuvre une « *play-novelle* », chaque chapitre étant comme un acte d'une pièce, se passant en un lieu précis, la narration, très limitée, pouvant être considérée comme les didascalies d'un texte théâtral), l'essentiel étant les dialogues. Et elle fut bien adaptée au théâtre.

Intérêt littéraire

Le mode d'expression est un mélange de descriptions très poétiques, colorées comme des peintures, et de dialogues brefs, précis. Ce contraste traduit les sentiments opposés de dureté et de tendresse pudique qui caractérisent les rapports des protagonistes entre eux. Les dialogues sont évidemment dans une langue populaire dont il faut mesurer la vérité qui dépend de la qualité de la traduction qui pose toujours des problèmes dans ce cas-là car les Français traduisent le « *slang* » américain avec leur argot alors qu'au Québec on préférerait le joul. Steinbeck appartient à la tendance américaine du behaviorisme.

Intérêt documentaire

Il tient à la vie des ouvriers agricoles, à l'exploitation paternaliste dont sont victimes ces *losers* de la part d'une compagnie lointaine dont le patron même est un employé, alors que la famille de Crooks a perdu sa ferme (il y a là une critique du capitalisme américain). On remarque aussi qu'il est fait mention de la Californie et spécialement la région de Salinas, le pays de Steinbeck qu'on trouve dans toutes ses œuvres.

Intérêt psychologique

Tous ces personnages essaient de compenser la médiocrité de leurs vies par le rêve (chacun a le sien et, par exemple, l'aguichante femme de Curley, traînant son ennui et ses frustrations de femme (mal) mariée, songe à cette brillante vie de vedette qu'un exploiteur a un jour fait miroiter à ses yeux). George et Lenny sont inséparables et pourtant si différents, l'un ne semblant apporter à l'autre que des ennuis. Lennie ne connaît que la misère psychologique, la soumission imbécile, comme celle d'un chien qui répond au commandement de son maître, un égoïsme pur, comme celui d'un enfant à qui, justement, on peut toujours raconter la même histoire féerique pour l'endormir : n'est-il pas resté enfant aussi par cette sensualité primaire qui lui fait aimer caresser le pelage des petits animaux et la chevelure des femmes? Il est victime d'un «*racisme ordinaire*» qui va de soi en quelque sorte. Une impression de profonde solitude plane sur tous les personnages de Steinbeck. Laissons la parole à Georges : «*Des types comme nous, y a pas plus seuls au monde*». Pourtant, le lecteur admire les ressources d'amitié qui unissent les deux héros. Mais leurs rêves d'indépendance et de bonheur dans leur propriété, qu'ils caressent pour se consoler de la dureté de la vie, engendrent rapidement chez lui un sentiment de malaise, d'angoisse et de fatalité. Car Lennie, pauvre débile mental au grand cœur, a des instincts indomptables. Sur les deux hommes pèse un déterminisme implacable, malgré leurs efforts et leur bonne volonté ; loin d'être aidés par la petite communauté du «*ranch*», ils doivent sans arrêt s'en méfier. Le dévouement se trouve chez George dont les réprimandes incessantes sont celles d'un parent ; c'est sur lui que l'analyse psychologique doit se concentrer car sa conduite est intrigante : qu'est-ce qui l'anime? le sens du devoir? l'amitié? l'amour? ou le fait que Lennie lui est un ancrage qui l'empêche de s'éparpiller, un moteur qui lui donne le sentiment d'être utile, de satisfaire le besoin d'altruisme qui est fondamental chez l'adulte.

Intérêt philosophique

Le monde de Steinbeck est un monde cruel qui justifie un pessimisme né d'une sensibilité trop vive et qui frôle parfois la morbidité. «*Des souris et des hommes*», titre qui rappelle un passage du poème de Robert Burns «*To a mouse*» (1785) : «*The best laid schemes o' mice an' men / Gang aft agley*» («*Les meilleurs plans des souris et des hommes / Tournent souvent de travers.*»), contient l'essentiel de la pensée de l'auteur, un homme de cœur, qui dit la profonde inégalité des chances des êtres face à la vie, qui fait une poignante démonstration de l'injustice immanente, du déterminisme implacable, qui montre l'impossibilité du rêve américain conventionnel. L'auteur éprouve une tendresse de bon samaritain envers les déshérités, les monstres et les fous et affectionne parfois les scènes crues et brutales. Par tous ces aspects, «*Des souris et des hommes*» apparaît comme une œuvre profondément attachante.

La réflexion peut porter sur la distinction entre l'égoïsme intégral de l'enfant et l'altruisme de l'adulte. La mort du chien de Candy, que celui-ci n'est pas capable de lui infliger, est un épisode évidemment symétrique à celui de cette autre euthanasie, ce meurtre par compassion, qu'est la suppression de Lennie par George qui, lui, a suffisamment de force. Employer le mot d'«*euthanasie*» permet de constater cette importance de l'amour qui peut aller jusqu'à donner la mort à l'être aimé pour le protéger, l'empêcher de souffrir. Une autre réflexion permet de dégager le besoin du rêve pour compenser la médiocrité de la vie. On pourrait croire à un pessimisme intégral de Steinbeck, à une

soumission à la fatalité (George : «*Je pense que je le savais qu'on n'y arriverait jamais*») mais ce besoin de rêve et le recours à l'euthanasie permettent de nuancer ce jugement.

Destinée de l'œuvre

Le roman fut unanimement reconnu, eut un retentissement prodigieux. On l'a fait lire à de nombreuses générations d'écoliers, et pas seulement américains.

Il fut adapté au théâtre, à la télévision et au cinéma :

En 1937, une version théâtrale fut produite au "Music box theatre" de Broadway, avec Wallace Ford (George) et Broderick Crawford (Lennie). Steinbeck reçut le "New York drama critics award" pour sa pièce.

En 1939, deux ans seulement après la publication du roman, il fut adapté au cinéma par Lewis Milestone, avec Lon Chaney Jr. (Lennie) et Burgess Meredith (George).

En 1970, Carlisle Floyd écrivit un opéra où apparut le personnage du «ballad singer».

En 1971, à Montréal, Paul Blouin donna une adaptation télévisuelle avec Jacques Godin, Hubert Loiselle et Luce Guilbeault.

En 1974, le "Brooks Atkinson theatre" de Broadway fit jouer Kevin Conway (George) et James Earl Jones (Lennie).

En 1980, la "Steppenwolf theatre company" produisit une adaptation théâtrale avec John Malkovich (Lennie) et Gary Sinise (George).

En 1981, on fit aux États-Unis une adaptation à la télévision, dirigée par Reza Badiyi, avec Randy Quaid (Lennie), Robert Blake (George), Ted Neeley (Curley).

En 1992, Gary Sinise, avec autant de simplicité que d'intelligence, en fit un film où John Malkovich donna une interprétation à la mesure de son talent et de sa stature, tandis qu'il tenait lui-même le rôle de George.

"The long valley" (1938)

Recueil de nouvelles

"Their blood is strong" (1938)

Reportage

Il portait sur les travailleurs immigrants.

"The grapes of wrath" (1939) *"Les raisins de la colère"*

Roman de 500 pages

Dans les années trente, en pleine crise économique, la famille Joad, de pauvres fermiers, est forcée, par la banque qui lui a prêté de l'argent, d'abandonner sa terre, dans le «Dust bowl» de l'Oklahoma où sévit une sécheresse dévastatrice. Dans une guimbarde s'entassent le grand-père, la grand-mère, l'oncle John, Pa le tranquille, Ma l'invincible, les enfants : Tom, qui sort de prison, Al le malin, Rose de Saron qui est mariée à un faible et enceinte de ses œuvres, Ruthie et Winfield, ainsi qu'un

prédicateur errant, Casy. Ils partent chercher fortune en Californie où les agents d'immigration leur assurent qu'ils trouveront du travail. Au cours de l'interminable voyage, les plus faibles abandonnent la partie : les grands-parents meurent, le gendre et un fils désertent. Les survivants atteignent enfin la "Terre promise". Mais ils ne rencontrent qu'hostilité, chômage, conditions de vie effroyables, colère et faim. Un peu de soleil vient un instant éclairer leur calvaire : ils quittent leur bidonville pour un camp gouvernemental bien organisé où la dignité humaine est respectée. Mais des troubles éclatent : Casy est tué par quelque vigile et Tom venge son ami. L'espoir que Rose de Saron portait en son sein meurt aussi. Il faut repartir. Le livre se clôt sur l'image antique de la jeune mère privée de son enfant donnant à un vieillard exténué le lait que la nature destinait au nouveau-né.

Commentaire

Le titre est un souvenir de l'"Apocalypse" où on lit : «La coupe de l'iniquité est pleine, les raisins de la colère sont mûrs, et maintenant Dieu les écrase».

Ce roman naturaliste est d'abord un relevé objectif des conditions misérables du prolétariat américain au cours des années trente, à la suite de la crise économique de 1929 qui atteignit le plus les journaliers, travailleurs saisonniers et itinérants que ne protégeaient alors aucune loi, aucun syndicat. Il montre l'aliénation des petits fermiers par la pauvreté, l'exploitation, la malnutrition ; les méfaits de la mécanisation de l'agriculture ; l'inhumanité du développement économique, l'injustice du système capitaliste ; la nécessité de la solidarité ; le rôle néfaste de la religion, sans pour autant tomber dans le pamphlet, car le discours idéologique est peu appuyé.

Les personnages positifs sont madame Joad, la mère, personnage sur qui repose toute l'entreprise de déplacement vers la Californie, et Tom Joad, le fils aîné qui finit par épouser les convictions de l'expasteur Casy, autre personnage positif.

Mais, au plan du reportage, le roman, qui décrit un exode tragique, superpose l'épopée dérisoire de la famille Joad en route vers la terre promise de la Californie, avec la lutte des humains contre les éléments et contre les ennemis. Ce souffle épique est maintenu par un procédé voisin de celui du chœur : une série de chapitres généraux dans lesquels les thèmes sont développés en contrepoint.

La très haute valeur littéraire du roman, Steinbeck s'affirmant en pleine puissance de son talent, lui fit obtenir le prix Pulitzer. Or, s'il le considérait comme son meilleur travail, il avait néanmoins, estimant que cet écrit était trop révolutionnaire pour plaire au grand public, il conseilla à son éditeur un petit tirage. Le livre connut le succès. À cause du langage utilisé et des idées développées, il fut interdit dans plusieurs villes de Californie.

La réelle influence qu'il exerça sur la condition ouvrière américaine de l'époque le classe parmi les plus grands romans américains du XXe siècle et parmi les plus grands romans prolétariens.

En 1940, le roman fut adapté au cinéma par John Ford, avec Henri Fonda, Jane Darwell, John Carradine. Alors que Steinbeck témoignait d'un engagement social en prise directe sur l'actualité, Ford adopta une perspective plus universaliste : le propos demeurait généreux, mais le point de vue était plus religieux que politique. La recherche de la terre promise renvoie au mythe biblique de l'Exode. Et la conclusion, fort émouvante, est plus optimiste que celle du roman.

Le roman fut pour la première fois traduit en français par Karin de Hatker, en Belgique, pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que le pays était occupé par les Allemands. Aussi la version définitive d'Albert Debatty, publiée en 1944, sous le titre de "Grappes d'amertume", présenta-t-elle de nombreuses omissions, des additions, des modifications : les noms de Marx et Lénine furent supprimés, «*the land*» qui désigne le lopin de terre des fermiers de l'Oklahoma fut traduit par «le pays», la référence aux bombes, «*proof that the spirit has not died*», disparut, et aussi toute référence au mouvement ouvrier («*the growing labor unity*»). Ces modifications visaient à ce que le texte de Steinbeck serve les intérêts de l'Allemagne nazie, au mépris de sa signification originale. Une fois la guerre terminée, cette traduction fut placée sous séquestre et interdite de diffusion. En 1947, l'éditeur français Gallimard proposa alors sa traduction par Maurice Coindreau et Marcel Duhamel qui ajoutèrent des notes de bas de pages.

Le désir de Steinbeck de travailler sur un film qui n'ait rien à voir avec Hollywood et son amour pour le Mexique l'amènèrent à concevoir le scénario d'un film à demi documentaire :

"The forgotten village : life in a Mexican village"
(1940)

Scénario

Dans un village mexicain dont est montrée la vie quotidienne, un jeune garçon, Juan Diego, se détache des gens qui sont dominés par des pratiques de médecine superstitieuses qui causent de nombreuses morts d'enfants. Il rejoint un monde animé par la raison et le souci du progrès scientifique. Il comprend que l'éducation est le seul outil qui peut aider à briser le mur d'ignorance qui sépare le village reculé du reste du monde et ultimement sauver les membres de la petite communauté de la souffrance et de la mort.

Commentaire

L'intérêt de Steinbeck pour des thèmes qui véhiculent un fort message social est évident dans ce film dont le projet l'enthousiasma, au point qu'il y investit une importante somme d'argent et qu'il prit une part active dans le tournage. Il pensait que le progrès est important, pourvu qu'il ne devienne pas une fin en soi, qu'il ne conduise pas à un monde déshumanisé.

Le film, réalisé par Herbert Kline, fut tourné dans le village de Patzcuaro avec des villageois. Le texte de Steinbeck fut prononcé en «voix off», non par Spencer Tracy auquel la Metro-Goldwyn-Mayer l'interdit, mais par un ami de l'écrivain, Burgess Meredith (qui avait tenu le rôle de George dans *"Of mice and men"*).

Le film fut d'abord interdit par la censure, à cause d'une scène d'accouchement, et parce qu'il suggérait une acceptation du socialisme. Quand, finalement, il sortit, il impressionna les critiques. Mais il ne fut pas largement distribué

En 1941, Steinbeck lança une expédition marine avec Edward Ricketts et écrivit en collaboration avec lui :

"The sea of Cortez"
(1941)

"Dans la mer de Cortez"

Récit de voyage

Steinbeck affréta un sardinier, le "Western flyer", afin de partir avec des pêcheurs de Monterey étudier les invertébrés marins de la mer de Cortez : ophiures, alcyonaires et autres bestioles étranges, porteuses des secrets de notre lointaine humanité : *"Notre curiosité n'était pas limitée"*.

Commentaire

The Golfe de Californie est aussi appelé mer de Cortez.

Il est étonnant que ce récit soit si méconnu. Steinbeck s'y révèle un observateur hors pair.

En 1942, Steinbeck divorça.

Il fut correspondant de guerre dans la Méditerranée.
En 1943, il épousa Gwyndolyn Conger.

“The moon is down”

(1942)

“Nuits noires”

Roman

Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans un pays nordique qui doit être la Norvège, arrive l'occupant : des hommes divers, des militaires grégaires comme Toft pour qui la vie se résume en formules martiales (faire le bien, c'est observer la discipline ; le bonheur, c'est l'avancement ; le ciel, le musée des invalides) mais aussi des soldats qui réfléchissent, tel lanser, le bourreau malgré lui, l'avocat d'une cause qu'il sait perdue d'avance. Car, dans la petite localité dont Ordent est le maire, les nazis apprennent qu'on ne conquiert pas un peuple malgré lui. Les actes de sabotage se multiplient. Un Allemand est tué. Morden, le jeune époux de Molly, est jugé et exécuté pour cet acte. Un autre Allemand, Tonder, est poignardé par Molly. Le maire est fusillé comme otage. Mais cette dernière dette est payée elle aussi, et ce meurtre est inutile : si on supprime un individu, on ne saurait tuer un maire, car il représente une idée conçue par des êtres libres.

Commentaire

Le roman a été adapté au théâtre.

“Bombs away ! : the story of a bomber team”

(1942)

“Lâchez les bombes : l'histoire d'une équipe de bombardement”

Essai

Steinbeck relate ses expériences avec plusieurs équipages de bombardiers de l'armée de l'air américaine durant la Seconde Guerre mondiale.

Commentaire

Le général Henry H. Arnold demanda à Steinbeck d'écrire ce livre pour faire sa part dans les efforts pour accroître le recrutement et le moral de l'armée de l'air.

En trente jours, il passa par différentes bases et parcourut plus de trente mille kilomètres avec le photographe John Swope.

Le réalisateur Alfred Hitchcock s'étant vu confier la réalisation d'un film de propagande pour contribuer à l'effort de guerre (il s'agissait de dénoncer les attaques de convois par les sous-marins allemands dans l'Atlantique nord) demanda à Steinbeck d'écrire :

"Lifeboat"
(1943)

Scénario

Neuf personnes se retrouvent sur un canot de sauvetage après le torpillage de leur paquebot par un sous-marin allemand. Issus de milieux sociaux très différents, ils font l'expérience d'une survie en communauté de fait. Après le sauvetage d'un naufragé, les tensions apparaissent, car il se révèle que c'est un nazi érudit, cultivé, qui se montre le plus à même de les ramener ; or c'est le commandant du sous-marin qui a fait tirer sur les canots de sauvetage. Et survient une tempête.

Commentaire

L'objectif de Steinbeck était de lancer un appel à l'unité nationale, réponse nécessaire face au caractère indivisible des forces ennemies. La diversité des États-Unis était donc incarnée par neuf représentants clairement typés allant vers l'unité qui doit faire leur force. Il avait donc conçu un drame psychologique et nullement un film d'action. Mais Hitchcock imposa sa marque, celle d'un réalisateur très porté sur la forme et le dispositif.

Quand le film sortit en 1944, Steinbeck détesta ce qu'on avait fait de son histoire, et essaya, sans succès, de faire retirer son nom du générique.

En 1944, Steinbeck déménagea à Monterey. Mais il y fut mal accueilli par les habitants. Il partit ensuite pour New York.

Il eut un premier fils, Thom.

"Cannery Row"
(1944)

"Rue de la Sardine"
(1947)

Roman

La scène est à Monterey, port de la côte californienne où la populeuse et peu respectable rue de la Sardine, rue du front de mer, abrite mille vies misérables, industrielles et souvent étonnantes. Aucune intrigue suivie ne relie donc les divers récits qui composent le volume. Mais les mêmes personnages reparaissent d'une histoire à l'autre et l'ouvrage ne tombe jamais dans le disparate. Les événements contés gravitent autour de trois points principaux : l'épicerie de Lee Chong, le «*Laboratoire biologique de l'Ouest*», domaine de «*Doc*», le «*Palais des coups*», mesure qui sert d'abri à Mack et à sa bande de joyeux lurons.

Lee Chong, dont la boutique contient les produits les plus hétéroclites, est le créancier de tous les gens du quartier. Commerçant tout-puissant et astucieux, il n'est cependant pas insensible aux drames qu'il côtoie.

«*Doc*», lui, exporte à travers les États-Unis toute la faune terrestre et sous-marine de la côte du Pacifique. C'est un amateur de grande musique et un cœur généreux ; il est vénéré et admiré par tous les habitants de la rue de la Sardine.

Mack et ses copains, les personnages de premier plan du roman, vivent de chapardages et de petits travaux occasionnels, refusant l'esclavage de tout travail suivi. Ce sont des anarchistes sans théorie ni aigreur, de grands individualistes et, comme nous le laisse entendre l'auteur, de véritables sages.

Commentaire

Proche de *"Tortilla Flat"*, ce tableau de la vie quotidienne des paysans et ouvriers de la Californie du Nord appartient à la veine humoristique et sensible de Steinbeck qui renouait aussi avec l'inspiration anarchisante, hippie avant la lettre. Les aventures de Mack et de ses copains sont aussi nombreuses que variées et savoureuses. Truculentes, picaresques, cocasses, les histoires de *"Rue de la Sardine"* témoignent d'une sensibilité aux choses de la nature, d'une tendresse envers les humbles et d'un amour de la vie qui réjouissent le cœur et l'esprit.

"The wayward bus"

(1947)

"Les naufragés de l'autocar"

Roman

En Californie, des voyageurs étant retardés par une inondation, il leur faut bien faire contre mauvaise fortune bon cœur, s'organiser, se côtoyer. Il y a là les riches bourgeois que sont les Pritchard, Camille, une fille au sex-appeal tapageur, Norma, une petite vendeuse frustrée, Ernest Horton, un voyageur de commerce fort vulgaire, Pimples, un grand garçon gauche, et divers comparses. Ils s'aiment ou se déchirent. Les personnalités s'affirment ou se désagrègent avec l'épreuve, d'autant plus qu'un homme meurt.

Commentaire

L'oeuvre appartient à la veine humoristique et sensible de Steinbeck.

En 1947, pour le "New York Herald Tribune", Steinbeck fit un voyage en U.R.S.S., accompagné du photographe Robert Capa. Il en tira :

"A Russian journal"

(1948)

"Journal russe"

Reportage

Il se veut une chronique sans préjugés mais dans laquelle Steinbeck ne put s'empêcher de douter de la véracité de ce qu'on lui a fait voir.

"The pearl"

(1948)

"La perle"

Roman de 125 pages

Kino est un Indien qui vit avec Juana, sa jeune épouse, dans un village de pauvres pêcheurs de la côte de la Californie. Leur nouveau né, Coyotito, se fait piquer par un scorpion : il leur faut trouver de l'argent pour l'emmener chez le médecin. Kino part à la pêche et trouve une huître contenant une énorme perle, la *«Perle du Monde»*, *«parfaite comme une lune»*. Il espère la vendre et devenir riche. De nombreux acheteurs de perles veulent l'acquérir, mais à bas prix. Kino décide alors de ne plus la

vendre. Les forces du mal se déchaînent alors autour de lui : sa hutte brûle, sa pirogue est défoncée. Aussi lui qui, chaque matin, s'enchantait des mirages familiers de la terre et de l'eau, doit-il fuir au désert, avec Juana et sa petite famille, pour aller vers la capitale. Des pisteurs sont à leur recherche et les traquent pour récupérer la perle. Au cours de la poursuite dans la montagne, le bébé, repéré par ses cris, est tué : les parents abandonnent alors leur projet de vendre la perle à meilleur prix à la capitale, rentrent au village, et jettent à l'eau cette perle qui ne leur a apporté que du malheur.

Commentaire

John Steinbeck s'est inspiré d'une légende indienne de son Ouest natal, là où le Mexique et les États-Unis se côtoient, qui raconte une pêche miraculeuse. Mais il a situé son roman, comme la plupart des autres, dans sa région natale de Salinas. L'intrigue est menée comme dans un roman policier avec un grand sens du suspense : les événements se succèdent afin de garder le lecteur toujours en émoi. L'auteur décrit les mentalités, les comportements, dans des passages courts mais acérés ; il montre les sentiments, insiste sur l'avidité. La parabole est claire : la perle roule et entraîne Kino, possédé par la fièvre de la richesse, à travers de multiples aventures ; loin de faire sa fortune, elle attire le malheur sur lui et sa famille. La richesse soudainement atteinte par un homme humble suscite la cupidité et l'envie et l'oblige à se battre et à tuer. La perle fabuleuse n'aura été qu'une brève rêverie et un atroce cauchemar. On ne dérange pas si facilement l'ordre du monde ; un personnage sinistre veille d'ailleurs à ce qu'il sait respecté : l'Acheteur de perles, unique et multiple, menteur, impitoyable. Aspirer à un destin autre que celui pour lequel on semble avoir été créé, est-ce le péché ? La résignation vaut-elle mieux que la révolte ? Les questions se pressent entre les lignes de ce petit livre. Kino est bien le Tiers monde, l'analphabète et le pauvre, si pauvre qu'il ne saurait retenir entre ses mains aucune richesse. Mais n'est-il pas tout homme à la recherche de l'impossible ? L'auteur nous a prévenus dès la première page : « *Si cette histoire est une parabole, peut-être... chacun y découvrira-t-il le sens de sa propre vie.* » Ses descriptions des vices et des vertus des habitants de la ville sont d'une justesse terrible, implacable, envers l'Homme. Toute son analyse est distillée grâce à un style fluide.

“Viva Zapata” (1952)

Scénario

C'est la relation des dix dernières années de la vie d'Emiliano Zapata, un paysan mexicain qui tenta de s'opposer aux exactions des grands planteurs de canne à sucre soutenus par la dictature de Porfirio Díaz. En mars 1911, il entraîna les paysans du Sud dans la révolte armée, avec le slogan «Terre et liberté». Conjointement à Pancho Villa, qui était venu du Nord, il occupa Mexico en 1914. Réagissant contre l'inapplication de son «plan de Ayala» qui prévoyait la restitution des terres aux communautés indigènes, il reprit une guérilla qui s'acheva par son assassinat. Il est dépeint comme un chef rebelle incorruptible, guidé par son seul et constant désir de rendre leur terre aux paysans spoliés, oubliant son intérêt personnel.

Commentaire

Steinbeck, qui mena une réflexion sur le pouvoir (politique, militaire) qui corrompt les êtres, Zapata excepté, obtint l'oscar du meilleur scénario, Ce fut sa plus grande réussite dans cette période de sa vie.

Le film fut réalisé en 1952 par Elia Kazan, avec Marlon Brando (qui obtint le prix d'interprétation à Cannes) et Anthony Quinn, qui joua le rôle du frère de Zapata et obtint l'oscar du meilleur second rôle.

“East of Eden”
(1952)
“À l'est d'Éden”

Roman

En Californie du Nord, dans la sombre vallée de la Salinas, à la fin du XIXe siècle, époque où ce pays quasiment désert apparaissait encore comme la Terre promise, chaque pionnier, riche ou pauvre selon la qualité du sol, régnant sur des milliers d'hectares, l'un d'eux, Samuel Hamilton, bon presbytérien irlandais au cerveau inventif mais dépourvu du sens des affaires, élève avec sa femme, l'austère Liza, une nombreuse famille. Au contraire, Catherine Trask pousse son fiancé au suicide, fait périr ses parents dans un incendie, empoisonne sa bienfaitrice et se prostitue. Le malheureux Adam Trask, qu'elle épouse, est trompé dès le soir des noces. Leurs fils jumeaux, Aron et Caleb (Cal), luttent pour plaire à leur père, le premier par une sage conduite, le second par des moyens hardis et parfois malhonnêtes.

Commentaire

Avec son titre qui est extrait d'une phrase de la Bible, l'est d'Éden désignant la région où Caïn se réfugia après avoir tué son frère, qui fait donc référence au paradis perdu, cette chronique familiale mêle à la description du monde campagnard l'observation de conflits familiaux tragiques et sans issue, sur le modèle de celui de Caïn et d'Abel. Cette oeuvre morale, sinon moralisante, sur l'éternel combat entre le Bien et le Mal, oppose cette incarnation du Bien qu'est Samuel, figure de patriarche qu'on dirait sortie de la Bible et qui éclaire tout le livre de sa bonté, de sa droiture, de sa vitalité, à l'incarnation du Mal qu'est Catherine. Adam Trask est chargé de représenter l'Homme, avec ses faiblesses, ses tourments, son appétit du Bien contrecarré par la Tentation. Caleb et Aron reproduisent la dualité manichéenne de Caïn et Abel. La Sagesse est représentée par Lee, le serviteur chinois, l'humanisme se teintant de réflexions philosophiques. Tous ces bons sentiments ne vont pas sans beaucoup de lieux communs, de complaisance dans le cliché sentimental et dans le conformisme. Cet énorme roman, qui s'inscrit dans la tradition américaine de l'allégorie, leur a dû son succès, étrangement soutenu par la critique.

Le roman fit l'objet, en 1954, deux ans après sa parution, d'une adaptation cinématographique signée Elia Kazan qui, au manichéisme un peu sec de l'oeuvre littéraire, substitua une vision plus chaleureuse où les résonances bibliques passent tout naturellement, gomme la première partie du roman pour privilégier le personnage de Caleb dont le rôle d'écorché vif, d'adolescent fâché avec lui-même, a été tenu par un jeune acteur, James Dean, dont c'était la première prestation à l'écran. Il y a été remarquable et est devenu depuis une figure mythique de notre société. L'emploi du cinémascope, format nouveau à l'époque, est un modèle du genre.

Steinbeck donna une suite à “*Cannery row*” (“*Rue de la Sardine*”) :

“Sweet Thursday”
(1954)
“*Tendre jeudi*”

Roman

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans la rue de la Sardine, la guerre a laissé des traces : il n'y a plus de sardines et Doc traîne un gros cafard qui l'empêche d'écrire sa thèse sur les étoiles de mer. Ses amis, des insoucients un peu simples qui aiment voir la vie du bon côté, vont essayer de

l'aider. Survient Suzy, une femme un peu perdue qui s'installe au bordel bien que la tenancière soit persuadée qu'elle n'a pas le profil recherché.

Dans une comédie amoureuse bien sympathique, on va tenter de créer une histoire d'amour entre ces deux êtres. Mais ce n'est pas si simple.

Commentaire

Ce roman tout en tendresse, le plus gai et le plus tendre des romans de Steinbeck, appartient à sa veine humoristique et sensible et ressemble un peu à *"Tortilla flat"*. Sous couvert de donner des conseils à ces gens à la simplicité touchante, il distille ainsi ça et là quelques leçons de vie et réflexions.

"The short reign of Pippin IV"

(1957)

"Le règne éphémère de Pépin IV"

(1954)

Roman de 150 pages

Le Français Pépin Arnulf Heristal est un descendant de Charlemagne. Il habite à Paris au 1 avenue de Marigny, avec Marie, son épouse qui est une solide bourgeoise, et Clotilde, leur fille âgée de vingt ans et révoltée *«contre tout ce à quoi elle peut penser»*. Astronome amateur, Pépin a découvert la comète Élysée. Son oncle, Charles Martel, lui donne des conseils dans *«les matières spirituelles et temporelles»*, tout en étant un aimable marchand d'art homosexuel de la rive droite, se faisant prêteur aussi à l'occasion. L'Américain Tod Johnson est le chevalier servent de Clotilde dans un tour de France ; comme il est le fils du *«roi des œufs»* à Petaluma, il indique parfois à Pépin des moyens de prendre le pouvoir.

C'est ainsi que Pépin est incité par des politiciens français à accepter la couronne de France à laquelle sa naissance lui donnerait droit, alors que le pauvre homme ne se soucie que d'astronomie et ne veut que vivre en paix dans sa famille. Mais il n'est pas facile de résister à l'idée que la France a besoin de lui. Or quarante-deux sections politiques décident de soutenir la monarchie *«pour différentes raisons»* qui leur sont avantageuses, la monarchie pouvant être constituée comme une corporation avec ses actionnaires. Aussi Pépin et sa famille déménagent-ils à Versailles avec deux cents aristocrates sans le sou. Mais il prend au sérieux son rôle de roi au déplaisir de ceux qui l'ont délégué, comme des lobbies et des syndicats (et de sa femme qui se sent délaissée et va chercher conseil auprès de Soeur Hyacinthe). Il s'efforce désespérément de s'occuper de la situation de ses sujets et de cerner la relation entre le pouvoir, la corruption et la crainte. Aussi, comme son oncle Charles l'en avait prévenu (*«Si un pion essaie de gouverner, c'est qu'il est fou»*), son règne prend-il bientôt fin.

Commentaire

Le roman est une fantaisie satirique, pleine d'humour, qui se déroule à un rythme endiablé, mais qui n'en contient pas moins une leçon politique : on peut y lire l'annonce de l'échec du projet gaulliste (le Président arbitre au-dessus des partis).

Il fut d'abord publié en feuilleton par "Le Figaro littéraire" en 1954 comme le témoignage d'un Yankee sur la vie politique française de la IVe République.

“The winter of our discontent”
(1961)
“L’hiver de notre mécontentement”
(1962)

Roman

Descendant ruiné de nobles armateurs, Ethan Hawley exerce dans le port de ses pères, New Bayton, le métier peu reluisant de commis-épicer. Il meurt à son bonheur un vendredi saint et, après une longue nuit passée à méditer dans une grotte, décide de ressusciter au soleil de la richesse grâce à un mystérieux talisman

Commentaire

Le titre est emprunté à ‘Richard III’, le héros de Steinbeck devant, comme celui de Shakespeare, se faire plus méchant que nature.

Le roman montre la lutte, dans l’âme d’un homme, entre l’intégrité et le désir du succès ou, plus précisément, entre les désirs individuels et les souhaits que forment pour lui son entourage le plus proche, femme, maîtresse, enfants, amis et ennemis.

La transformation du personnage n’est guère crédible. Les premiers chapitres sont les meilleurs : les réminiscences autobiographiques, la description intimiste de la vie conjugale et familiale, la satire sociale, les flèches décochées à la télévision et à ses concours, forment un ensemble varié et séduisant de notations qui savent porter sans que l’auteur se départisse de sa sérénité.

“Travels with Charley in search of America”
(1962)

“Voyage avec Charley”

Récit de voyage

En 1960, John Steinbeck fit un voyage à travers les États-Unis, avec son chien, Charley.

Commentaire

C’était une sorte de bilan des États-Unis.

En 1962, Steinbeck reçut le Prix Nobel et, à cete occasion, émit l’idée que l’obligation de l’écrivain est de «mettre en lumière nos sombres et dangereux rêves dans le but d’aller plus loin, de grandir». Déçu dans ses rêves d’utopie socialiste, il s’était en effet rallié au conformisme américain, approuvant, par exemple, la guerre au Viet-Nam et demandant même qu’on y lance une bombe atomique.

“America and Americans”
(1966)

Recueil d’articles

Il fut organisé thématiquement plutôt que chronologiquement : relations de voyages, souvenirs personnels, réflexions politiques, commentaires sur la Seconde Guerre mondiale et celle du Vietnam ; enfin, son dernier livre : ‘America and Americans’, un vaste tableau des Etats-Unis au Xxe siècle.

Commentaire

Steinbeck poursuivit, parallèlement à sa carrière de romancier une carrière de journaliste, et le recueil prouve qu'il fut un très bon journaliste. Il écrivit : «*Le journalisme est non seulement une profession respectée, mais est considéré comme le terrain d'entraînement de tout bon auteur américain.*»

Le 20 décembre 1968, John Steinbeck mourut à New York.

Traduits en trente-trois langues, ses romans et ses pièces de théâtre ont familiarisé les lecteurs du monde entier avec la vie rude de la Californie du Nord, où il vit le jour.

Il a saisi la dimension tragique des grands mouvements économiques du siècle, s'attachant à décrire le sort des victimes, des exclus, des simples travailleurs dont la vie a été brisée par les crises du marché. Apôtre des petites gens, dont il a souvent décrit la vie avec tendresse et humour, il sut prendre un ton sobre pour peindre les douleurs de leur vie.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)